L'Abeille de la Nouvelle-Orleans

THE ABEILLE NEW ORLEANS PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureaux: 323 rue de Chartres, Entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE VENDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE.

TEMPERATURE

Du 10 décembre 1904.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens, No 121 rue Carondelet.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	60	16
Midi.....	68	20
3 P. M.....	66	19
6 P. M.....	66	19

SOMMAIRE.

Le Chrysanthème Bleu, dit "*Fiancé de Mademoiselle Isaure.*"
Le Trésor
Le Parapluie Rouge.
Ce qu'il y a dans la Lune.
Palette, poésie.
Les Vautours de Paris, Feuilleton du Dimanche. (Suite.)
Mondanités, chiffon.
L'actualité, etc., etc.

Le Droit de Suffrage

On sait que dans plusieurs Etats du Sud, en Louisiane notamment, le droit électoral a été limité aux citoyens remplissant certaines conditions, et qu'en conséquence bon nombre d'individus s'en sont vus ainsi privés.

On peut discuter l'à-propos de lois de ce genre, louer ou blâmer les états qui y ont recours, c'est affaire d'opinion, mais ce qu'on ne saurait contester à ces états c'est le droit de se gouverner comme ils l'entendent, de faire les lois qui leur conviennent, d'être les seuls juges de ce qui peut être le plus utile à leur prospérité et à leur bien-être. Nier ce droit aux états c'est nier la constitution qui forme la base de l'Union Américaine.

On conçoit donc l'émoi que causent certains politiciens quand ils agitent la question d'une réduction de la représentation d'un Etat au Parlement fédéral parce qu'il a cru devoir imposer des conditions à ses citoyens pour l'exercice du droit de suffrage.

Nous assistons en ce moment à une recrudescence de cette agitation; des projets de lois ont été déposés au sénat et à la Chambre des Représentants, mais il est probable que les agitateurs en seront pour leurs frais, car ils vont se heurter à des influences contre lesquelles il leur sera impossible de prévaloir, contre l'influence du président Roosevelt, entre autres, qui ne voit pas d'un bon œil ces attaques dirigées contre le Sud, au risque de réveiller les vieilles haines endormies.

Le président McKinley avait agi ainsi il y a quatre ans, et M. Roosevelt agit sagement et patriotiquement en suivant son exemple.

Le Nettoyage des Rues.

Les autorités de la ville semblent disposées à s'occuper du lamentable état dans lequel se trouvent actuellement nos rues. Il est vrai que les pluies et les travaux entrepris de tous côtés ne sont pas des moindres causes de la saleté qu'on aperçoit partout, saleté qui doit donner aux étrangers qui nous visitent une bien pauvre idée de notre service de voirie, mais il n'en est pas moins vrai, d'un autre côté, que de nombreuses ordonnances municipales tendant à entretenir la propreté dans les rues restent absolument lettres mortes. Le public s'en tient aucun compte et la police ne songe nullement à les faire exécuter. Mais cet état de choses va changer, paraît-il, et si l'on en juge par un ordre lancé par le chef Journée à ses hommes, et les ordonnances relatives à la propreté des trottoirs et des rues vont être strictement mises en vigueur.

C'est un pas de fait et il n'en peut résulter que du bien, mais c'est surtout au département des travaux publics qu'il appartient de remédier au mal dont la Nouvelle-Orléans souffre depuis si longtemps. A quoi servira la mise en vigueur des ordonnances municipales interdisant de jeter des ordures, des vieux papiers dans les rues, de salir les trottoirs, si ces rues et ces trottoirs ne sont pas entretenus et nettoyés convenablement par le service de la voirie. Il faut que tout marche à l'unisson, que les autorités fassent d'abord leur devoir pour qu'elles puissent ensuite demander aux habitants de faire le leur.

Un Artiste Incompris.

Majestueux ou bonasse, doux ou irritable, loquace ou rêveur, il va dans la vie, las, fatal et incompris, mon cousin Guillaume.

Un nez mélancolique s'allonge indéfiniment sur sa bouche au bon sourire, deux yeux vifs et inquiets éclairent sa physionomie ordinairement placide, et d'un grand geste de penseur.... ou de chauve, il caresse souvent son front dénudé.

Ce serait un bien excellent homme, si un démon malicieux ne lui eût jadis insufflé le désir d'être peintre. Mais cet embryon de génie n'a jamais donné que des espérances, et malgré la chaude incubation de l'orgueil, aucun chef-d'œuvre n'a pu éclore dans son cerveau.

Quelques paysages anémiques lui ont valu, cependant, certains honneurs ; mais cela ne suffit pas à sa vaste ambition ! Il est toujours resté dans le troupeau des ignorés, dont les œuvres meublent les frises des salles obscures, où l'œil le plus amical a de la peine à les découvrir.

De là sa sombre humeur et la désinvolture agressive avec laquelle il traite "cet infect Chose qui a décroché la médaille". Cabotin du pinceau, il accable de ses critiques acerbes les plus lumineux coloristes. — "Quand moi j'aurais pu...."; dédaigneux, il n'achève pas, mais ce peu de mots suffit pour vous découvrir la plaie toujours saignante, pour vous faire sonder l'abîme de pensées vaniteuses, emmaganisées dans cette pauvre cervelle.

Irrité de ses insuccès, fatigué de sa longue carrière inutile, il s'est aigri dans sa lutte impuissante avec la muse rebelle.

Tout à son rêve intérieur, vous comptez peu pour lui.

Assis à votre table, il met la main au plat sans y être invité, et ne sort de son hargneux silence que pour vous couper la parole par une de ces tirades théâtrales dont il est coutumier.

Insensible à votre gaieté, gai un jour de tristesse, accablé pour une intime misère, et peu touché d'une catastrophe, il chemine triste, quoique d'humeur débonnaire, seul quoique de cœur affectueux, l'âme taraudée par ce venimeux termite : l'envie !

La Reine Ranavalo.

Son prochain mariage avec un avocat d'Alger.

L'ex-reine de Madagascar deviendra Française.

Après le prince d'Annam, Ham-Nghi, qui vient d'épouser Mlle Lalou, fille d'un magistrat de la cour d'appel d'Alger, voici la reine Ranavalo qui va, dans quelques jours, convoler, dit-on, en justes noces. On annonce en effet qu'elle va épouser un Français, M. Garnier, avocat à la cour d'appel d'Alger, déjà nommée. La sympathique "prisonnière" qui, l'année dernière, visita Paris, va conquérir, de ce chef, la qualité de Française.

A cette occasion, une question immédiatement se pose : Que fera le gouvernement si le nouvel époux de Sa Majesté déchue, usant des droits absolus que lui confère M. le maire, voulait, en compagnie de sa femme, quitter la résidence d'Alger, assignée par décret ministériel à l'ex-reine de Madagascar ?

Au premier coup d'œil, la question, ainsi libellée, paraît des plus compliquées. Mais, à la réflexion, il n'y a pas là matière à discussion pour les jurisconsultes, car le cas est d'ordre purement politique et il ne saurait en résulter le moindre litige au point de vue du droit.

C'est, du reste, l'opinion d'un professeur de la faculté de droit, qui fait les observations suivantes :

— Il est évident que la mesure d'ordre public prise par le gouvernement à l'égard de la reine Ranavalo, ne cessera jamais de peser sur cette dernière, tant que le gouvernement lui-même ne l'aura pas rapportée. Ni par son mariage avec un citoyen français, ni par quelque autre moyen que ce soit, la reine Ranavalo ne saurait échapper aux interdictions qui la visent, pas plus que les droits acquis par un homme libre contractant mariage avec une prisonnière de droit commun ne peuvent faire tomber la contrainte qui maintient celle-ci en prison.

"Mais il est possible et même probable que le gouvernement lèvera l'interdiction qui pèse sur l'ex-reine de Madagascar, s'il estime que le caractère du mari offre une garantie suffisante pour que les éventualités, auxquelles cette interdiction prétend parer, ne soient plus à craindre. A ce point de vue même, le gouvernement n'aura-t-il pas avantage à voir sa prisonnière politique devenir Française par son mariage avec un Français ?"

Le mariage de la reine Ranavalo ne saurait donc fournir prétexte à un remaniement du code.

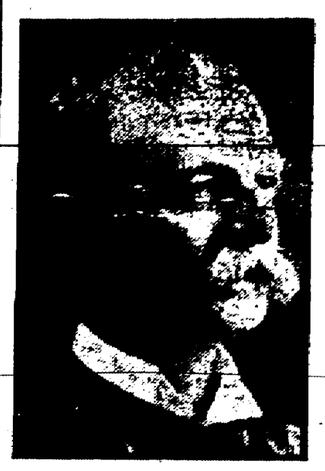
Les nouveaux commissaires de police.

Le maire Behrman a nommé les deux membres de la commission de police : M. Joseph A. Hincks pour la partie inférieure de la ville, et M. Samuel Diamond pour la partie supérieure.

Ces choix seront approuvés par la communauté, car les élus sont avantageusement connus et jouissent de l'estime de tous.

M. Hincks est né à la Nouvelle-Orléans il y a une soixantaine d'années.

Après avoir reçu son éducation et gradué au célèbre collège de Springhill, près de Mobile, dans l'Alabama, M. Hincks vint à la Nouvelle-Orléans et entra dans la maison John Burnside et Cie., puis il obtint un emploi dans la maison Nelson, McStea et Cie. C'est là qu'il se trouvait en 1860 quand la guerre éclata.



M. JOSEPH A. HINCKS.

Il s'engagea aussitôt dans la garde d'Orléans commandée par le colonel Queyrouze et partit avec elle pour le Tennessee.

Après la bataille de Shiloh M. Hincks amena un convoi de blessés confédérés à la Nouvelle-Orléans. Lors de la prise de la ville par les troupes fédérales M. Hincks et M. Paul Capdevielle, avec quatorze autres, s'échappèrent de la ville et trouvèrent un petit bateau à voile à la Terre-aux-Bœufs. Après une traversée mouvementée, au milieu de dangers de toutes sortes, ils débarquèrent à Biloxi, d'où ils partirent sans délai pour Pascagoula.

De cet endroit M. Hincks télégraphia au général Beauregard, qui le fit appeler à Charleston.

Des seize jeunes gens qui s'échappèrent ainsi à cette époque deux seuls survivent : MM. Hincks et Capdevielle.

Nommé lieutenant dans la batterie de Ferguson, de l'armée du Tennessee, M. Hincks rentra en campagne et prit part à plusieurs engagements puis il resta avec le général Beauregard à Charleston jusqu'à la capitulation.

Après la paix M. Hincks obtint de l'emploi dans diverses maisons de commerce et plus tard dans la compagnie d'assurances de la Nouvelle-Orléans. Enfin en 1893 il était nommé trésorier du fonds d'éducation Tulane, un poste rendu vacant par la mort de l'ex-maire Strong.

Telle est la carrière de l'homme que le maire Behrman a nommé membre de la commission de police. Elle est le gage d'une administration honnête, ferme et intègre des affaires de la police.

M. SAMUEL DIAMOND.

M. Samuel Diamond, le commissaire nommé pour représenter la partie supérieure de la ville, réside au numéro 15 du Rosa Park. C'est un entrepreneur de transports et sa réputation est au-dessus de toutes les suspicions. Il est né à la Nouvelle-Orléans et a reçu son éducation au collège St-Stanislas, à Bay St-Louis.

Il appartient à l'ordre des Elks et est membre du Tallyho Club. Il fera un digne partenaire à M. Hincks.

M. Diamond ne s'est jamais mêlé de politique.

THEATRES.

ORPHEUM.

C'est une semaine de gala qui va commencer pour l'Orpheum avec l'Orpheum Road Show que dirige M. Martin Beck, le directeur général de l'Orpheum Company.

Le spectacle qui va être offert à partir de lundi soir est composé de ce que des hommes expérimentés ont trouvé de mieux dans le vaudeville.

On entendra d'abord McIntyre et Heath les célèbres "Georgia Minstrels", puis on verra Sperzardy, avec ses ours et ses ponies, Urbani et son fils, des équilibristes remarquables, des danseurs, etc., et on assistera à la représentation d'une très amusante comédie. Les nombreux autres numéros du programme sont également très attrayants.

TULANE

C'est ce soir que Frank Daniels débute au Tulane dans "The Office Boy", une populaire comédie musicale qui a obtenu un succès remarquable la saison dernière dans l'est, à Boston, à Philadelphie, à Baltimore, à Washington et à d'autres points.

A New York elle a été jouée pendant trois mois. Elle a été accueillie avec un aussi grand enthousiasme sur la côte du Pacifique, et il en sera de même à la Nouvelle-Orléans. Le libretto de "The Office Boy" est de Harry B. Smith, qui a écrit un rôle principal s'adaptant parfaitement au talent de Frank Daniels.

La musique de Ludwig Englander est vive, gaie, et sera promptement populaire.

THEATRE DE L'OPERA FRANÇAIS.

Dans des œuvres qui, comme la Dame aux Camélias jouée hier soir au Théâtre de la rue Bourbon, sont devenues pour ainsi dire classiques, l'interprétation offre un réel intérêt. Certes l'œuvre elle-même est toujours admirée, mais le spectateur éprouve une satisfaction plus sensible en entendant des artistes jouer avec talent une pièce qu'il sait être un chef d'œuvre. Il ne songe alors nullement à faire des comparaisons et jouit simplement du spectacle qui lui est offert.

Les artistes de la troupe française ont joué hier soir les rôles de la "Dame aux Camélias", comme ils les comprenaient, et leur succès a été complet.

Personne n'a songé à la façon dont d'autres artistes ont pu jouer la même pièce, eux en ont donné une interprétation supérieure et le public a été satisfait.

M. Charny a joué avec ampleur le rôle d'Armand Duval et M. Bréant a été excellent dans celui de Duval père. MM. Maury et Dane ont été fréquemment et justement applaudis dans les rôles de Gaston et de St Godin.

M. Corset a beaucoup plu dans le rôle de Gustave, et MM. Joubert, Raymond, Roze, Chalais et Desplas ont eu leur part de succès.

Mme Arnaud a joué le lourd rôle de Marguerite Gautier avec un charme exquis, beaucoup d'aisance et une émotion profonde. Elle a véritablement remué la salle au dernier acte et s'est montrée grande artiste.

Mme Costard a montré dans le rôle de Nichette de la grâce et du sentiment et Mme Schuller a plus que convenablement tenu celui de Prudence. Dans Nanine, Olympe et Anais, Mmes Sartres, Murger et Desgrigny ont été applaudies comme elles le méritaient, c'est à dire beaucoup.

Aujourd'hui en matinée, à la demande générale, le Maître de Forges, le chef d'œuvre de Georges Ohnet le soir Marie Jeanne ou la Femme du Peuple.

A la requête de nombreux habitués du Théâtre de la rue Bourbon la direction a décidé de donner mardi soir une autre représentation de Ruy Blas, le beau drame en vers de Victor Hugo.

THEATRE LYRIQUE.

C'est un des plus grands succès de Frank Daniels, "The Wizard of the Nile" qui tient l'affiche cette semaine au Théâtre Lyrique, on peut s'attendre à un succès peu commun.

La pièce est admirablement montée et se prête à de grands effets de scène et à l'exhibition de costumes des plus pittoresques.

C'est une des comédies musicales qui conviennent le mieux aux artistes de la troupe Olympia et dans laquelle ils ont remporté leurs plus beaux succès.

THEATRE GREENWALL

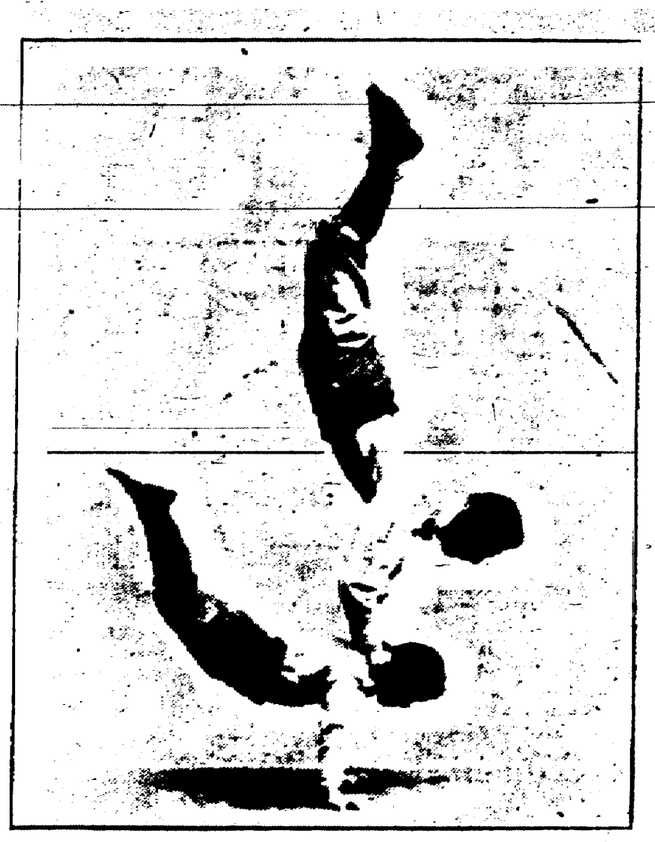
A partir d'aujourd'hui en matinée la troupe Baldwin-Melville donne le célèbre drame à grand spectacle qui a pour titre "Paul Revere", dont les scènes se passent, comme on sait, à l'époque de la révolution. Cette pièce est montée avec grand soin. Il y a une exacte reproduction du massacre de Boston et la course de Paul Revere dans la nuit est d'un parfait réalisme.

Les artistes de la troupe Baldwin-Melville vont tirer un grand parti de cette superbe pièce, et cette semaine ne sera pas une de leurs moins fructueuses.

THEATRE FARANTA.

A partir de lundi en matinée les habitués du Théâtre Faranta entendront un des plus beaux drames du répertoire américain, "The Scout's Revenge", un drame dont l'intrigue se déroule dans le Texas, à la frontière, et qui abonde en situations émouvantes.

Le public s'y rendra en foule, car ce genre de pièce est très goûté, et le Théâtre Faranta ajoutera un succès à ceux qu'il a déjà remportés.



URBANI ET FILS,

Merveilleux Equilibristes (Orpheum Road Show) à l'Orpheum.

---

couverte d'une nappe blanche et fine.

Tout le matériel du concierge, veuf sans enfants, venait de l'hôtel et de ses cuisines.

Mademoiselle Louise et Pierre étaient de grands amis.

—Vous avez lu la lettre de mon Breton ? demanda-t-il.

—Oui.

—Il est malin, pas vrai ? Qu'est ce qu'il vous demande ?

—Il me dit qu'il a un petit pécule et qu'il voudrait m'épouser. C'est simple comme bonjour.

La concierge se mit à rire.

—Il est futé, dit-il. Il sait que vous avez le sac. Il n'ignore pas que la duchesse vous voulait du bien et qu'elle vous a laissé des sous....

—Oh ! pas beaucoup.

—Parce qu'elle n'a pas eu le temps. Elle a été surprise... Nous aussi.... Un grand malheur qu'elle soit morte si vite !

—C'était une si bonne maîtresse !

—Oh ! oui, fit Louise prise de remords.

Le concierge s'était assombri une minute.

Il se répétait à lui-même :

—Oui, c'était une bonne maîtresse. Je ne sais pas si nous en aurons jamais qui lui ressemblent ni aux autres vieux Brévannes.

Leur héritier ne les valait pas, il s'en fallait !

Le concierge le le disait avec amertume et conviction.

Mais il secoua ce fâcheux souvenir.

—Nous avons beaucoup perdu ce jour-là, dit-il. Elle nous aurait assuré de bonnes rentes.... Il est vrai que M. Xavier s'est montré assez généreux, mais la pauvre dame l'aurait été plus que lui. Enfin, ce qui est fait est fait.

Il conclut :

—Nous n'avons pas encore trop à nous plaindre. La maison est bonne et nous ne serons pas à la mendicité en nous retirant ....le plus tard possible.

Il revint à son Breton.

—Un brave garçon, dit il, beau cavalier et très honnête. Ma petite Louise, vous ne feriez peut-être pas si mal de l'écouter. Il a une fameuse place et il est économe comme une fourmi.

Elle répondit évasivement :

—Ne m'en parlez pas, Pierre. Nous avons le temps. Nous verrons.

Le repas se poursuivit gaiement.

Le concierge était jovial et joyeux compagnon.

Louise essayait de chasser les pensées dont elle était obsédée.

A ce moment, le comte Xavier visitait l'établissement que le docteur Florentin voulait acquérir.

L'affaire paraissait bonne.

Elle fut aisément conclue.

Dès le lendemain, le comte était propriétaire de l'immeuble et du petit hôtel voisin qui se trouvait sans locataires.

Avec de l'argent, que ne peut-on !

Des ouvriers remettaient à neuf l'intérieur de ce pavillon isolé, très coquettement, et le meublaient avec un soin extrême de tout ce qui pouvait en rendre le séjour agréable à une malade.

Le serrurier scellait aux fenêtres de la chambre destinée à l'ancienne danseuse des barreaux de fer qui rendaient toute fuite impossible.

Et trois jours après, les préparatifs terminés, le docteur Florentin entré en fonctions, le fonds de la maison de santé et l'immeuble payés par le comte, voici ce qui se passa :

Un landau attelé de deux chevaux s'arrêta devant le petit hôtel de la rue du Dôme.

Un homme mince et grand, vêtu de noir, le visage pâle et ravagé, creusé de rides, fatigué à la suite de trois nuits d'insomnie, en descendit.

C'était le comte Xavier vieilli de dix ans.

La porte s'ouvrit.

Comme toujours Térésina était seule dans la maison avec son amie et sa domestique.

Marietta également vêtue de noir était comme pour une promenade.

Elle quitta cet hôtel qu'elle ne devait plus revoir et auquel le comte jeta un regard navré, au bras de celui qu'elle avait aimé et qui devait lui porter malheur comme à tous ceux qui l'avaient approché.

Le landau en quelques minutes arriva à la porte du petit pavillon de Passy.

Le comte et sa maîtresse y pénétrèrent ensemble.

Il conduisit l'Italienne dans la chambre dont les barreaux de fer auraient dû la faire frémir.

Elle ne les aperçut même pas.

Ses yeux vagues semblaient regarder sans voir.

Elle ôta son chapeau, enleva le collet qui couvrait sa poitrine et s'assit dans un moelleux fauteuil, sans même demander où elle se trouvait ni prononcer une parole.

Le comte se mit à genoux devant elle et prit ses deux mains qu'elle ne retira pas.

Elle lui semblait plus belle que jamais.

Sa tête charmante, ses yeux, son front, ses lèvres, son attitude, étaient d'une inspirée.

Son amant murmura, à ses oreilles des phrases tendres qui amenèrent un sourire sur ce doux visage.

Il la pressa dans ses bras et il crut sentir son cœur battre avec plus de vivacité et à l'unisson de sien.

Mais tout à coup elle lui posa ses douces mains sur les épaules en lui disant :

—Prends garde .... Fuis.... Le juge va venir !

Une larme de rage roula des yeux du comte.

Celle là aussi était sa victime.

Térésina pleurait dans un coin.

Il lui dit d'une voix altérée :

—Vous ne la quitterez pas une minute ni une seconde....

—Je vous le promets !

—Votre fortune est à ce prix.

Et il s'élança au dehors, en étouffant un sanglot.

XXXVII

RÉVÉLATIONS

Le lendemain, Renée Larcher se leva de bonne heure.

Elle était matinale, comme les campagnards qui lui avaient donné le jour.

A la suite du mariage de son amie, elle avait repris sa chambre, à l'entrée du faubourg Saint-Honoré qu'elle trouvait avec raison plus gaie que son ancienne de la rue Saint Florentin.

Là, d'ailleurs, il lui semblait qu'elle était encore auprès d'elle, qu'elles ne s'étaient pas quittées et qu'elle venait presque en visite chez sa chère Jeanne.

Ce sont de petites illusions où l'on se plaît et qui compensent tant d'amères réalités.

Elle procéda à sa toilette avec lenteur.

Elle avait le temps.

Les demoiselles des magasins de luxe comme celui de Césarine Rouault veillent parfois tard, en cas de presse, mais, par compensation, elles n'arrivent jamais à leur atelier de grand matin.

C'est vers neuf heures et quelquefois plus tard que vous rencontrerez ces élégantes personnes trottinant sans hâte et d'un pied léger aux abords de la rue de la Paix et de la place de l'Opéra.

Le défilé vaut la peine d'être vu.

Elle était dans toute la splendeur de ses vingt-quatre ans, cette Renée.

Sa tête un peu massive, presque celle d'un beau jeune homme encore imberbe plutôt que d'une femme, était infiniment agréable pourtant sous sa lourde couronne de cheveux châtains et la gracieuse expression de son visage.

Elle eut un sourire en se regardant, reflétée dans la glace de sa psyché, car elle en avait une, tout comme une grande mondaine.

Cette inutile beauté était sa propriété et elle ne permettait à personne d'en prendre possession.

Elle composait son avoir, tout comme ses quinze ou dix-huit cents francs de rentes et sa petite ferme d'Yevetot qui faisaient d'elle une personne indépendante et fière de sa liberté.

Son corset mis, ses bottines lacées, sa robe passée et son chapeau posé sur sa tête, un joli chapeau sans fanfreluches, mais d'une élégance qui n'avait pas besoin de signature, elle regarda sa pendule.

Il n'était pas huit heures.

Elle se dit qu'il était trop tôt pour sortir, qu'elle n'allait pas traîner par les rues comme une déclassée, et elle s'assit dans un grand fauteuil très confortable, pour réfléchir et tuer le temps.

Sa fenêtre était ouverte.

Le soleil y entrait à flots, très supportable encore à cette heure matinale, et elle se laissa aller à ses rêveries.

C'était dans cette chambre qu'elle avait soigné, pendant des semaines entières, son amie malade, écrasée par une de ces catastrophes dont on ne peut sortir que meurtri et blessé pour la vie.

C'était là que cet infâme docteur Florentin avait volé à Jeanne Vernier les lettres qui lui étaient si chères et si précieuses, les souvenirs d'un amour brisé.

La suite à dimanche prochain.

CHEVAUX ET MULETS

Les recettes pour les chevaux et mulets sont bonnes avec demande modérée et prix plus élevé.

Chevaux de selle et de voitures.....	100@300
Bons chevaux de trait.....	75@125
Chevaux communs.....	50@100
Mulets de ville.....	125@175
Extra heavy.....	200@225
Mulets pour bûcherons et autres.	150@175
Mulets pour rio et coton.....	50@100